﻿The Project Gutenberg EBook of Ceci n'est pas un conte, by Denis Diderot

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Ceci n'est pas un conte

Author: Denis Diderot

Editor: Jules Assézat

Release Date: April 25, 2009 [EBook #28602]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CECI N'EST PAS UN CONTE \*\*\*

Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

[Extrait des OEuvres complètes de Diderot, éditées par Jules Assézat,

5ème volume, Paris, Garnier Frères, 1875.]

CECI N'EST PAS UN CONTE

(Écrit vers 1772--Publié en 1798)

Ce conte se trouve dans la \_Correspondance\_ de Grimm, sous la date

d'avril 1773; mais il y est incomplet. Il y manque l'histoire de Tanié

et de la Reymer, et la fin de l'histoire de Mlle de La Chaux.

M. A.-A. Barbier (\_Dictionnaire des Anonymes\_) a supposé que Diderot, en

attribuant à Mlle de La Chaux la traduction des «premiers essais de la

métaphysique, de Hume (ci-après p. 321)» et des \_Essais sur

l'entendement humain\_ (p. 328), avait été trompé par sa mémoire. Il n'en

est rien. Diderot a seulement, comme toujours, donné à l'ouvrage de

Hume, traduit par Mlle de La Chaux, un titre trop général. Il s'agit ici

des \_Political discourses\_, formant la deuxième partie des \_Essays\_. La

première traduction de cette partie (\_Essais sur le commerce, le luxe,

l'argent\_, Amsterdam, 1752, 1753, in-12; Paris et Lyon, in-12) est bien

de Mlle de La Chaux. Elle contient seulement sept des seize discours de

Hume, avec des réflexions du traducteur. L'abbé Le Blanc et ensuite

Mauvillon ne publièrent leurs travaux sur le même ouvrage qu'en 1754. La

traduction de Mlle de La Chaux des \_Essais économiques\_ de Hume a pris

place dans le tome XV de la \_Collection des principaux économistes\_.

Mlle de La Chaux mourut en 1755.

CECI N'EST PAS UN CONTE

Lorsqu'on fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute; et pour peu que

le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu

quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le

récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais

conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le

rôle du lecteur; et je commence.

\* \* \* \* \*

Et vous concluez de là?

--Qu'un sujet aussi intéressant devait mettre nos têtes en l'air;

défrayer pendant un mois tous les cercles de la ville; y être tourné et

retourné jusqu'à l'insipidité: fournir à mille disputes, à vingt

brochures au moins, et à quelques centaines de pièces de vers pour ou

contre; et qu'en dépit de toute la finesse, de toutes les connaissances,

de tout l'esprit de l'auteur, puisque son ouvrage n'a excité aucune

fermentation violente, il est médiocre, et très-médiocre.

--Mais il me semble que nous lui devons pourtant une soirée assez

agréable, et que cette lecture a amené...

--Quoi! une litanie d'historiettes usées qu'on se décochait de part et

d'autre, et qui ne disaient qu'une chose connue de toute éternité, c'est

que l'homme et la femme sont deux bêtes très-malfaisantes.

--Cependant l'épidémie vous a gagné, et vous avez payé votre écot tout

comme un autre.

--C'est que bon gré, mal gré qu'on en ait, on se prête au ton donné;

qu'en entrant dans une société, d'usage, on arrange à la porte d'un

appartement jusqu'à sa physionomie sur celles qu'on voit; qu'on

contrefait le plaisant, quand on est triste; le triste, quand on serait

tenté d'être plaisant; qu'on ne veut être étranger à quoi que ce soit;

que le littérateur politique; que le politique métaphysique; que le

métaphysicien moralise; que le moraliste parle finance; le financier,

belles-lettres ou géométrie; que, plutôt que d'écouter ou se taire,

chacun bavarde de ce qu'il ignore, et que tous s'ennuient par sotte

vanité ou par politesse.

--Vous avez de l'humeur.

--À mon ordinaire.

--Et je crois qu'il est à propos que je réserve mon historiette pour un

moment plus favorable.

--C'est-à-dire que vous attendrez que je n'y sois pas.

--Ce n'est pas cela.

--Ou que vous craignez que je n'aie moins d'indulgence pour vous, tête à

tête, que je n'en aurais pour un indifférent en société.

--Ce n'est pas cela.

--Ayez donc pour agréable de me dire ce que c'est.

--C'est que mon historiette ne prouve pas plus que celles qui vous ont

excédé.

--Hé! dites toujours.

--Non, non; vous en avez assez.

--Savez-vous que de toutes les manières qu'ils ont de me faire enrager,

la vôtre m'est la plus antipathique?

--Et quelle est la mienne?

--Celle d'être prié de la chose que vous mourez d'envie de faire. Hé

bien, mon ami, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien vous

satisfaire.

--Me satisfaire!

--Commencez, pour Dieu, commencez.

--Je tâcherai d'être court.

--Cela n'en sera pas plus mal.

Ici, un peu par malice, je toussai, je crachai, je développai lentement

mon mouchoir, je me mouchai, j'ouvris ma tabatière, je pris une prise de

tabac; et j'entendais mon homme qui disait entre ses dents: «Si

l'histoire est courte, les préliminaires sont longs...» Il me prit envie

d'appeler un domestique, sous prétexte de quelque commission; mais je

n'en fis rien, et je dis:

\* \* \* \* \*

«Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons, et des femmes bien

méchantes.

--C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez

soi. Après?

--Après? J'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir

les vieillards, et à arrêter tout court les jeunes gens.

--Et moi aussi, je l'ai connue; elle s'appelait Mme Reymer.

--Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nancy, appelé Tanié, en devint

éperdument amoureux. Il était pauvre; c'était un de ces enfants perdus,

que la dureté des parents, qui ont une famille nombreuse, chasse de la

maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils

deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort

pire que celui qu'ils fuient. Tanié, amoureux de Mme Reymer, exalté par

une passion qui soutenait son courage et ennoblissait à ses yeux toutes

ses actions, se soumettait sans répugnance aux plus pénibles et aux plus

viles, pour soulager la misère de son amie. Le jour, il allait

travailler sur les ports; à la chute du jour, il mendiait dans les rues.

--Cela était fort beau; mais cela ne pouvait durer.

--Aussi Tanié, las de lutter contre le besoin, ou plutôt de retenir dans

l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulents qui la

pressaient de chasser ce gueux de Tanié...

--Ce qu'elle aurait fait quinze jours, un mois plus tard.

--Et d'accepter leurs richesses, résolut de la quitter, et d'aller

tenter la fortune au loin. Il sollicite, il obtient son passage sur un

vaisseau du roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé

de Mme Reymer. «Mon amie, lui dit-il, je ne saurais abuser plus

longtemps de votre tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais.--Vous

vous en allez!--Oui...--Et où allez-vous?...--Aux îles. Vous êtes digne

d'un autre sort, et je ne saurais l'éloigner plus longtemps...»

--Le bon Tanié!...

«--Et que voulez-vous que je devienne?...»

--La traîtresse!...

«--Vous êtes environnée de gens qui cherchent à vous plaire. Je vous

rends vos promesses; je vous rends vos serments. Voyez celui d'entre ces

prétendants qui vous est le plus agréable; acceptez-le, c'est moi qui

vous en conjure...--Ah! Tanié, c'est vous qui me proposez...»

--Je vous dispense de la pantomime de Mme Reymer. Je la vois, je la

sais...

«--En m'éloignant, la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne

former aucun engagement qui nous sépare à jamais. Jurez-le-moi, ma belle

amie. Quelle que soit la contrée de la terre que j'habiterai, il faudra

que j'y sois bien malheureux s'il se passe une année sans vous donner

des preuves certaines de mon tendre attachement. Ne pleurez pas...»

--Elles pleurent toutes quand elles veulent.

--«... Et ne combattez pas un projet que les reproches de mon coeur

m'ont enfin inspiré, et auxquels ils ne tarderont pas à me ramener.» Et

voilà Tanié parti pour Saint-Domingue.

--Et parti tout à temps pour Mme Reymer et pour lui.

--Qu'en savez-vous?

--Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que quand Tanié lui

conseilla de faire un choix, il était fait.

--Bon!

--Continuez votre récit.

--Tanié avait de l'esprit et une grande aptitude aux affaires. Il ne

tarda pas d'être connu. Il entra au conseil souverain du Cap. Il s'y

distingua par ses lumières et par son équité. Il n'ambitionnait pas une

grande fortune; il ne la désirait qu'honnête et rapide. Chaque année, il

en envoyait une portion à Mme Reymer. Il revint au bout... de neuf à dix

ans; non, je ne crois pas que son absence ait été plus longue...

présenter à son amie un petit portefeuille qui renfermait le produit de

ses vertus et de ses travaux... et heureusement pour Tanié, ce fut au

moment où elle venait de se séparer du dernier des successeurs de Tanié.

--Du dernier?

--Oui.

--Il en avait donc eu plusieurs?

--Assurément.

--Allez, allez.

--Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que

moi.

--Qu'importe, allez toujours.

--Mme Reymer et Tanié occupaient un assez beau logement rue

Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisais grand cas de Tanié, et je

fréquentais sa maison, qui était, sinon opulente, du moins fort aisée.

--Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté avec la Reymer, qu'elle

avait mieux de quinze mille livres de rente avant le retour de Tanié.

--À qui elle dissimulait sa fortune?

--Oui.

--Et pourquoi?

--C'est qu'elle était avare et rapace.

--Passe pour rapace; mais avare! une courtisane avare!... Il y avait

cinq à six ans que ces deux amants vivaient dans la meilleure

intelligence.

--Grâce à l'extrême finesse de l'une et à la confiance sans bornes de

l'autre.

--Oh! il est vrai qu'il était impossible à l'ombre d'un soupçon d'entrer

dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me

sois quelquefois aperçu, c'est que Mme Reymer avait bientôt oublié sa

première indigence; qu'elle était tourmentée de l'amour du faste et de

la richesse; qu'elle était humiliée qu'une aussi belle femme allât à

pied.

--Que n'allait-elle en carrosse?

--Et que l'éclat du vice lui en dérobait la bassesse. Vous riez?... Ce

fut alors que M. de Maurepas[1] forma le projet d'établir au nord une

maison de commerce. Le succès de cette entreprise demandait un homme

actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avait confié

la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap,

et qui s'en était toujours acquitté à la satisfaction du ministre. Tanié

fut désolé de cette marque de distinction. Il était si content, si

heureux à côté de sa belle amie! Il aimait; il était ou il se croyait

aimé.

--C'est bien dit.

--Qu'est-ce que l'or pouvait ajouter à son bonheur? Rien. Cependant le

ministre insistait. Il fallait se déterminer, il fallait s'ouvrir à Mme

Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène

fâcheuse. Le pauvre Tanié fondait en larmes. «Qu'avez-vous donc, lui

dis-je, mon ami?» Il me dit en sanglotant: «C'est cette femme!» Mme

Reymer travaillait tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se

leva brusquement et sortit. Je restai seul avec son amie, qui ne me

laissa pas ignorer ce qu'elle qualifiait de la déraison de Tanié. Elle

m'exagéra la modicité de son état; elle mit à son plaidoyer tout l'art

dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. «De quoi

s'agit-il? D'une absence de deux ou trois ans au plus.--C'est bien du

temps pour un homme que vous aimez et qui vous aime autant que

lui.--Lui, il m'aime? S'il m'aimait, balancerait-il à me

satisfaire?--Mais, madame, que ne le suivez-vous?--Moi! je ne vais point

là; et tout extravagant qu'il est, il ne s'est point avisé de me le

proposer. Doute-t-il de moi?--Je n'en crois rien.--Après l'avoir attendu

pendant douze ans, il peut bien s'en reposer deux ou trois sur ma bonne

foi. Monsieur, c'est que c'est une de ces occasions singulières qui ne

se présentent qu'une fois dans la vie; et je ne veux pas qu'il ait un

jour à se repentir et à me reprocher peut-être de l'avoir

manquée.--Tanié ne regrettera rien, tant qu'il aura le bonheur de vous

plaire.--Cela est fort honnête; mais soyez sûr qu'il sera très-content

d'être riche quand je serai vieille. Le travers des femmes est de ne

jamais penser à l'avenir; ce n'est pas le mien...» Le ministre était à

Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel, il n'y avait qu'un pas.

Tanié y était allé, et s'était engagé. Il rentra l'oeil sec, mais l'âme

serrée. «Madame, lui dit-il, j'ai vu M. de Maurepas; il a ma parole. Je

m'en irai, je m'en irai; et vous serez satisfaite.--Ah! mon ami!...» Mme

Reymer écarte son métier, s'élance vers Tanié, jette ses bras autour de

son cou, l'accable de caresses et de propos doux. «Ah! c'est pour cette

fois que je vois que je vous suis chère.» Tanié lui répondait

froidement: «Vous voulez être riche.»

--Elle l'était, la coquine, dix fois plus qu'elle ne méritait....

«--Et vous le serez. Puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller

vous chercher de l'or.» C'était le mardi; et le ministre avait fixé son

départ au vendredi, sans délai. J'allai lui faire mes adieux au moment

où il luttait avec lui-même, où il tâchait de s'arracher des bras de la

belle, indigne et cruelle Reymer. C'était un désordre d'idées, un

désespoir, une agonie, dont je n'ai jamais vu un second exemple. Ce

n'était pas de la plainte; c'était un long cri. Mme Reymer était encore

au lit. Il tenait une de ses mains. Il ne cessait de dire et de répéter:

«Cruelle femme! femme cruelle! que te faut-il de plus que l'aisance dont

tu jouis, et un ami, un amant tel que moi? J'ai été lui chercher la

fortune dans les contrées brûlantes de l'Amérique; elle veut que j'aille

la lui chercher encore au milieu des glaces du Nord. Mon ami, je sens

que cette femme est folle; je sens que je suis un insensé; mais il m'est

moins affreux de mourir que de la contrister. Tu veux que je te quitte;

je vais te quitter.» Il était à genoux au bord de son lit, la bouche

collée sur sa main et le visage caché dans les couvertures, qui, en

étouffant son murmure, ne le rendaient que plus triste et plus

effrayant. La porte de la chambre s'ouvrit; il releva brusquement la

tête; il vit le postillon qui venait lui annoncer que les chevaux

étaient à la chaise. Il fit un cri, et recacha son visage sur les

couvertures. Après un moment de silence, il se leva; il dit à son amie:

«Embrassez-moi, madame; embrasse-moi encore une fois, car tu ne me

verras plus.» Son pressentiment n'était que trop vrai. Il partit. Il

arriva à Pétersbourg, et, trois jours après, il fut attaqué d'une fièvre

dont il mourut le quatrième.

--Je savais tout cela.

--Vous avez peut-être été un des successeurs de Tanié?

--Vous l'avez dit; et c'est avec cette belle abominable que j'ai dérangé

mes affaires.

--Ce pauvre Tanié!

--Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot.

--Je ne le défendrai pas; mais je souhaiterai au fond de mon coeur que

leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi

artificieuse que Mme Reymer.

--Vous êtes cruel dans vos vengeances.

--Et puis, s'il y a des femmes méchantes et des hommes très-bons, il y a

aussi des femmes très-bonnes et des hommes très-méchants; et ce que je

vais ajouter n'est pas plus un conte[2] que ce qui précède.

--J'en suis convaincu.

--M. d'Hérouville...

--Celui qui vit encore? le lieutenant général des armées du roi? celui

qui épousa cette charmante créature appelée Lolotte[3]?

--Lui-même.

--C'est un galant homme, ami des sciences.

--Et des savants. Il s'est longtemps occupé d'une histoire générale de

la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations.

--Le projet est vaste.

--Pour le remplir, il avait appelé autour de lui quelques jeunes gens

d'un mérite distingué, tels que M. de Montucla[5], l'auteur de

l'\_Histoire des Mathématiques\_.

--Diable! en avait-il beaucoup de cette force-là?

--Mais celui qui se nommait Gardeil, le héros de l'aventure que je vais

vous raconter, ne lui cédait guère dans sa partie. Une fureur commune

pour l'étude de la langue grecque commença, entre Gardeil et moi, une

liaison que le temps, la réciprocité des conseils, le goût de la

retraite, et surtout la facilité de se voir, conduisirent à une assez

grande intimité.

--Vous demeuriez alors à l'Estrapade.

--Lui, rue Sainte-Hyacinthe, et son amie, Mlle de La Chaux, place

Saint-Michel. Je la nomme de son propre nom, parce que la pauvre

malheureuse n'est plus, parce que sa vie ne peut que l'honorer dans tous

les esprits bien faits et lui mériter l'admiration, les regrets et les

larmes de ceux que la nature aura favorisés ou punis d'une petite

portion de la sensibilité de son âme.

--Mais votre voix s'entrecoupe, et je crois que vous pleurez.

--Il me semble encore que je vois ses grands yeux noirs, brillants et

doux, et que le son de sa voix touchante retentisse dans mon oreille et

trouble mon coeur. Créature charmante! créature unique! tu n'es plus! Il

y a près de vingt ans que tu n'es plus; et mon coeur se serre encore à

ton souvenir.

--Vous l'avez aimée?

--Non. Ô La Chaux! ô Gardeil! Vous fûtes l'un et l'autre deux prodiges;

vous, de la tendresse de la femme; vous, de l'ingratitude de l'homme.

Mlle de La Chaux était d'une famille honnête. Elle quitta ses parents

pour se jeter entre les bras de Gardeil. Gardeil n'avait rien, Mlle de

La Chaux jouissait de quelque bien; et ce bien fut entièrement sacrifié

aux besoins et aux fantaisies de Gardeil. Elle ne regretta ni sa fortune

dissipée, ni son honneur flétri. Son amant lui tenait lieu de tout.

--Ce Gardeil était donc bien séduisant, bien aimable?

--Point du tout. Un petit homme bourru, taciturne et caustique; le

visage sec, le teint basané; en tout, une figure mince et chétive; laid,

si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.

--Et voilà ce qui avait renversé la tête à une fille charmante?

--Et cela vous surprend?

--Toujours.

--Vous?

--Moi.

--Mais vous ne vous rappelez donc plus votre aventure avec la Deschamps

et le profond désespoir où vous tombâtes lorsque cette créature vous

ferma sa porte?

--Laissons cela; continuez.

--Je vous disais: «Elle est donc bien belle?» Et vous me répondiez

tristement: «Non.--Elle a donc bien de l'esprit?--C'est une sotte.--Ce

sont donc ses talents qui vous entraînent?--Elle n'en a qu'un.--Et ce

rare, ce sublime, ce merveilleux talent?--C'est de me rendre plus

heureux entre ses bras que je ne le fus jamais entre les bras d'aucune

autre femme.» Mais Mlle de La Chaux, l'honnête, la sensible Mlle de La

Chaux se promettait secrètement, d'instinct, à son insu, le bonheur que

vous connaissiez, et qui vous faisait dire de la Deschamps: «Si cette

malheureuse, si cette infâme s'obstine à me chasser de chez elle, je

prends un pistolet, et je me brise la cervelle dans son antichambre.»

L'avez-vous dit, ou non?

--Je l'ai dit; et même à présent, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas

fait.

--Convenez donc.

--Je conviens de tout ce qu'il vous plaira.

--Mon ami, le plus sage d'entre nous est bien heureux de n'avoir pas

rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'aurait

rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. Plaignons beaucoup les hommes,

blâmons-les sobrement; regardons nos années passées comme autant de

moments dérobés à la méchanceté qui nous suit; et ne pensons jamais

qu'en tremblant à la violence de certains attraits de nature, surtout

pour les âmes chaudes et les imaginations ardentes. L'étincelle qui

tombe fortuitement sur un baril de poudre ne produit pas un effet plus

terrible. Le doigt prêt à secouer sur vous ou sur moi cette fatale

étincelle est peut-être levé.

M. d'Hérouville, jaloux d'accélérer son ouvrage, excédait de fatigue ses

coopérateurs. La santé de Gardeil en fut altérée. Pour alléger sa tâche,

Mlle de La Chaux apprit l'hébreu; et tandis que son ami reposait, elle

passait une partie de la nuit à interpréter et transcrire des lambeaux

d'auteurs hébreux. Le temps de dépouiller les auteurs grecs arriva; Mlle

de La Chaux se hâta de se perfectionner dans cette langue dont elle

avait déjà quelque teinture: et tandis que Gardeil dormait elle était

occupée à traduire et à copier des passages de Xénophon et de Thucydide.

À la connaissance du grec et de l'hébreu, elle joignit celle de

l'italien et de l'anglais. Elle posséda l'anglais au point de rendre en

français les premiers essais de la métaphysique de Hume; ouvrage où la

difficulté de la matière ajoutait infiniment à celle de l'idiome.

Lorsque l'étude avait épuisé ses forces, elle s'amusait à graver de la

musique. Lorsqu'elle craignait que l'ennui ne s'emparât de son amant,

elle chantait. Je n'exagère rien, j'en atteste M. Le Camus, docteur en

médecine, qui l'a consolée dans ses peines et secourue dans son

indigence; qui lui a rendu les services les plus continus; qui l'a

suivie dans un grenier où sa pauvreté l'avait reléguée, et qui lui a

fermé les yeux quand elle est morte. Mais j'oublie un de ses premiers

malheurs; c'est la persécution qu'elle eut à souffrir d'une famille

indignée d'un attachement public et scandaleux. On employa et la vérité

et le mensonge, pour disposer de sa liberté d'une manière infamante. Ses

parents et les prêtres la poursuivirent de quartier en quartier, de

maison en maison, et la réduisirent plusieurs années à vivre seule et

cachée. Elle passait les journées à travailler pour Gardeil. Nous lui

apparaissions la nuit; et à la présence de son amant, tout son chagrin,

toute son inquiétude était évanouie.

--Quoi! jeune, pusillanime, sensible au milieu de tant de traverse, elle

était heureuse.

--Heureuse! Oui elle ne cessa de l'être que quand Gardeil fut ingrat.

--Mais il est impossible que l'ingratitude ait été la récompense de tant

de qualités rares, tant de marques de tendresse, tant de sacrifices de

toute espèce.

--Vous vous trompez, Gardeil fut ingrat. Un jour, Mlle de La Chaux se

trouva seule dans ce monde, sans honneur, sans fortune, sans appui. Je

vous en impose, je lui restai pendant quelque temps. Le docteur Le Camus

lui resta toujours.

--Ô les hommes, les hommes!

--De qui parlez-vous?

--De Gardeil.

--Vous regardez le méchant; et vous ne voyez pas tout à côté l'homme de

bien. Ce jour de douleur et de désespoir, elle accourut chez moi.

C'était le matin. Elle était pâle comme la mort. Elle ne savait son sort

que de la veille, et elle offrait l'image des longues souffrances. Elle

ne pleurait pas; mais on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle se

jeta dans un fauteuil; elle ne parlait pas; elle ne pouvait parler; elle

me tendait les bras, et en même temps elle poussait des cris. «Qu'est-ce

qu'il y a, lui dis-je? Est-ce qu'il est mort?...--C'est pis: il ne

m'aime plus; il m'abandonne...»

--Allez donc.

--Je ne saurais; je la vois, je l'entends; et mes yeux se remplissent de

pleurs. «Il ne vous aime plus?...--Non.--Il vous abandonne!--Eh! oui.

Après tout ce que j'ai fait!... Monsieur, ma tête s'embarrasse; ayez

pitié de moi; ne me quittez pas... surtout ne me quittez pas...» En

prononçant ces mots, elle m'avait saisi le bras, qu'elle me serrait

fortement, comme s'il y avait eu près d'elle quelqu'un qui la menaçât de

l'arracher et de l'entraîner... «Ne craignez rien, mademoiselle.--Je ne

crains que moi.--Que faut-il faire pour vous?--D'abord, me sauver de

moi-même... Il ne m'aime plus! je le fatigue! je l'excède! je l'ennuie!

il me hait! il m'abandonne! il me laisse! il me laisse!» À ce mot répété

succéda un silence profond; et à ce silence, des éclats d'un rire

convulsif plus effrayants mille fois que les accents du désespoir ou le

râle de l'agonie. Ce furent ensuite des pleurs, des cris, des mots

inarticulés, des regards tournés vers le ciel, des lèvres tremblantes,

un torrent de douleurs qu'il fallait abandonner à son cours; ce que je

fis: et je ne commençai à m'adresser à sa raison, que quand je vis son

âme brisée et stupide. Alors je repris: «Il vous hait, il vous laisse!

et qui est-ce qui vous l'a dit?--Lui.--Allons, mademoiselle, un peu

d'espérance et de courage. Ce n'est pas un monstre...--Vous ne le

connaissez pas; vous le connaîtrez. C'est un monstre comme il n'y en a

point, comme il n'y en eut jamais.--Je ne saurais le croire.--Vous le

verrez.--Est-ce qu'il aime ailleurs?--Non.--Ne lui avez-vous donné aucun

soupçon, aucun mécontentement?--Aucun, aucun.--Qu'est-ce donc?--Mon

inutilité. Je n'ai plus rien. Je ne suis plus bonne à rien. Son

ambition; il a toujours été ambitieux. La perte de ma santé, celle de

mes charmes: j'ai tant souffert et tant fatigué; l'ennui, le dégoût.--On

cesse d'être amants, mais on reste amis.--Je suis devenue un objet

insupportable; ma présence lui pèse, ma vue l'afflige et le blesse. Si

vous saviez ce qu'il m'a dit! Oui, monsieur, il m'a dit que s'il était

condamné à passer vingt-quatre heures avec moi, il se jetterait par les

fenêtres.--Mais cette aversion n'est pas l'ouvrage d'un moment.--Que

sais-je? Il est naturellement si dédaigneux! si indifférent! si froid!

Il est si difficile de lire au fond de ces âmes! et l'on a tant de

répugnance à lire son arrêt de mort! Il me l'a prononcé, et avec quelle

dureté!--Je n'y conçois rien.--J'ai une grâce à vous demander, et c'est

pour cela que je suis venue: me l'accorderez-vous?--Quelle qu'elle

soit.--Écoutez. Il vous respecte; vous savez tout ce qu'il me doit.

Peut-être rougira-t-il de se montrer à vous tel qu'il est. Non, je ne

crois pas qu'il en ait le front ni la force. Je ne suis qu'une femme, et

vous êtes un homme. Un homme tendre, honnête et juste en impose. Vous

lui en imposerez. Donnez-moi le bras, et ne refusez pas de m'accompagner

chez lui. Je veux lui parler devant vous. Qui sait ce que ma douleur et

votre présence pourront faire sur lui? Vous

m'accompagnerez?--Très-volontiers.--Allons...»

--Je crains bien que sa douleur et sa présence n'y fassent que de l'eau

claire. Le dégoût! c'est une terrible chose que le dégoût en amour, et

d'une femme!...

--J'envoyai chercher une chaise à porteurs; car elle n'était guère en

état de marcher. Nous arrivons chez Gardeil, à cette grande maison

neuve, la seule qu'il y ait à droite dans la rue Hyacinthe, en entrant

par la place Saint-Michel. Là, les porteurs arrêtent; ils ouvrent.

J'attends. Elle ne sort point. Je m'approche, et je vois une femme

saisie d'un tremblement universel; ses dents se frappaient comme dans le

frisson de la fièvre; ses genoux se battaient l'un contre l'autre. «Un

moment, monsieur; je vous demande pardon; je ne saurais... Que vais-je

faire là? Je vous aurai dérangé de vos affaires inutilement; j'en suis

fâchée; je vous demande pardon...» Cependant je lui tendais le bras.

Elle le prit, elle essaya de se lever; elle ne le put. «Encore un

moment, monsieur, me dit-elle; je vous fais peine; vous pâtissez de mon

état...» Enfin elle se rassura un peu; et en sortant de la chaise, elle

ajouta tout bas: «Il faut entrer; il faut le voir. Que sait-on? j'y

mourrai peut-être...» Voilà la cour traversée; nous voilà à la porte de

l'appartement; nous voilà dans le cabinet de Gardeil. Il était à son

bureau, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Il me fit un salut de la

main, et continua le travail qu'il avait commencé. Ensuite il vint à

moi, et me dit: «Convenez, monsieur, que les femmes sont bien

incommodes. Je vous fais mille excuses des extravagances de

mademoiselle.» Puis s'adressant à la pauvre créature, qui était plus

morte que vive: «Mademoiselle, lui dit-il, que prétendez-vous encore de

moi? Il me semble qu'après la manière nette et précise dont je me suis

expliqué, tout doit être fini entre nous. Je vous ai dit que je ne vous

aimais plus; je vous l'ai dit seul à seul; votre dessein est apparemment

que je vous le répète devant monsieur: eh bien, mademoiselle, je ne vous

aime plus. L'amour est un sentiment éteint dans mon coeur pour vous; et

j'ajouterai, si cela peut vous consoler, pour toute autre femme.--Mais

apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus?--Je l'ignore; tout ce que je

sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi; que j'ai cessé sans

savoir pourquoi; et que je sens qu'il est impossible que cette passion

revienne. C'est une gourme que j'ai jetée, et dont je me crois et me

félicite d'être parfaitement guéri.--Quels sont mes torts?--Vous n'en

avez aucun.--Auriez-vous quelque objection secrète à faire à ma

conduite?--Pas la moindre; vous avez été la femme la plus constante, la

plus honnête, la plus tendre qu'un homme pût désirer.--Ai-je omis

quelque chose qu'il fût en mon pouvoir de faire?--Rien.--Ne vous ai-je

pas sacrifié mes parents?--Il est vrai.--Ma fortune.--J'en suis au

désespoir.--Ma santé?--Cela se peut.--Mon honneur, ma réputation, mon

repos?--Tout ce qu'il vous plaira.--Et je te suis odieuse!--Cela est dur

à dire, dur à entendre, mais puisque cela est, il faut en convenir.--Je

lui suis odieuse!... Je le sens, et ne m'en estime pas davantage!...

Odieuse! ah! dieux!...» À ces mots une pâleur mortelle se répandit sur

son visage; ses lèvres se décolorèrent; les gouttes d'une sueur froide,

qui se formait sur ses joues, se mêlaient aux larmes qui descendaient de

ses yeux; ils étaient fermés; sa tête se renversa sur le dos de son

fauteuil; ses dents se serrèrent; tous ses membres tressaillaient; à ce

tressaillement succéda une défaillance qui me parut l'accomplissement de

l'espérance qu'elle avait conçue à la porte de cette maison. La durée de

cet état acheva de m'effrayer. Je lui ôtai son mantelet; je desserrai

les cordons de sa robe; je relâchai ceux de ses jupons, et je lui jetai

quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage. Ses yeux se rouvrirent à

demi; il se fit entendre un murmure sourd dans sa gorge; elle voulait

prononcer: Je lui suis odieuse; et elle n'articulait que les dernières

syllabes du mot; puis elle poussait un cri aigu. Ses paupières

s'abaissaient; et l'évanouissement reprenait. Gardeil, froidement assis

dans son fauteuil, son coude appuyé sur la table et sa tête appuyée sur

sa main, la regardait sans émotion, et me laissait le soin de la

secourir. Je lui dis à plusieurs reprises: «Mais, monsieur, elle se

meurt... il faudrait appeler.» Il me répondit en souriant et haussant

les épaules: «Les femmes ont la vie dure; elles ne meurent pas pour si

peu; ce n'est rien; cela se passera. Vous ne les connaissez pas; elles

font de leur corps tout ce qu'elles veulent...--Elle se meurt, vous

dis-je.» En effet, son corps était comme sans force et sans vie; il

s'échappait de dessus son fauteuil, et elle serait tombée à terre de

droite ou de gauche, si je ne l'avais retenue. Cependant Gardeil s'était

levé brusquement; et en se promenant dans son appartement, il disait

d'un ton d'impatience et d'humeur: «Je me serais bien passé de cette

maussade scène; mais j'espère bien que ce sera la dernière. À qui diable

en veut cette créature? Je l'ai aimée; je me battrais la tête contre le

mur qu'il n'en serait ni plus ni moins. Je ne l'aime plus; elle le sait

à présent, ou elle ne le saura jamais. Tout est dit...--Non, monsieur,

tout n'est pas dit. Quoi! vous croyez qu'un homme de bien n'a qu'à

dépouiller une femme de tout ce qu'elle a, et la laisser.--Que

voulez-vous que je fasse? je suis aussi gueux qu'elle.--Ce que je veux

que vous fassiez? que vous associiez votre misère à celle où vous l'avez

réduite.--Cela vous plaît à dire. Elle n'en serait pas mieux, et j'en

serais beaucoup plus mal.--En useriez-vous ainsi avec un ami qui vous

aurait tout sacrifié?--Un ami! un ami! je n'ai pas grande foi aux amis;

et cette expérience m'a appris à n'en avoir aucune aux passions. Je suis

fâché de ne l'avoir pas su plus tôt.--Et il est juste que cette

malheureuse soit la victime de l'erreur de votre coeur.--Et qui vous a

dit qu'un mois, un jour plus tard, je ne l'aurais pas été, moi, tout

aussi cruellement, de l'erreur du sien?--Qui me l'a dit? tout ce qu'elle

a fait pour vous, et l'état où vous la voyez.--Ce qu'elle a fait pour

moi!... Oh! pardieu, il est acquitté de reste par la perte de mon

temps.--Ah! monsieur Gardeil, quelle comparaison de votre temps et de

toutes les choses sans prix que vous lui avez enlevées!--Je n'ai rien

fait, je ne suis rien, j'ai trente ans; il est temps ou jamais de penser

à soi, et d'apprécier toutes ces fadaises-là ce qu'elles valent...»

Cependant la pauvre demoiselle était un peu revenue à elle-même. À ces

derniers mots, elle reprit avec assez de vivacité: «Qu'a-t-il dit de la

perte de son temps? J'ai appris quatre langues, pour le soulager dans

ses travaux; j'ai lu mille volumes; j'ai écrit, traduit, copié les jours

et les nuits; j'ai épuisé mes forces, usé mes yeux, brûlé mon sang; j'ai

contracté une maladie fâcheuse, dont je ne guérirai peut-être jamais. La

cause de son dégoût, il n'ose l'avouer; mais vous allez la connaître.» À

l'instant elle arrache son fichu; elle sort un de ses bras de sa robe;

elle met son épaule à nu; et, me montrant une tache érysipélateuse: «La

raison de son changement, la voilà, me dit-elle, la voilà; voilà l'effet

des nuits que j'ai veillées. Il arrivait le matin avec ses rouleaux de

parchemin. M. d'Hérouville, me disait-il, est très-pressé de savoir ce

qu'il y a là dedans; il faudrait que cette besogne fût faite demain; et

elle l'était...» Dans ce moment, nous entendîmes le pas de quelqu'un qui

s'avançait vers la porte; c'était un domestique qui annonçait l'arrivée

de M. d'Hérouville. Gardeil en pâlit. J'invitai Mlle de La Chaux à se

rajuster et à se retirer... «Non, dit-elle, non; je reste. Je veux

démasquer l'indigne. J'attendrai M. d'Hérouville, je lui parlerai.--Et à

quoi cela servira-t-il?--À rien, me répondit-elle; vous avez

raison.--Demain vous en seriez désolée. Laissez-lui tous ses torts;

c'est une vengeance digne de vous.--Mais est-elle digne de lui? Est-ce

que vous ne voyez pas que cet homme-là n'est... Partons, monsieur,

partons vite; car je ne puis répondre ni de ce que je ferais, ni de ce

que je dirais...» Mlle de La Chaux répara en un clin d'oeil le désordre

que cette scène avait mis dans ses vêtements, s'élança comme un trait

hors du cabinet de Gardeil. Je la suivis, et j'entendis la porte qui se

fermait sur nous avec violence. Depuis, j'ai appris qu'on avait donné

son signalement au portier.

Je la conduisis chez elle, où je trouvai le docteur Le Camus, qui nous

attendait. La passion qu'il avait prise pour cette jeune fille différait

peu de celle qu'elle ressentait pour Gardeil. Je lui fis le récit de

notre visite; et tout à travers les signes de sa colère, de sa douleur,

de son indignation...

--Il n'était pas trop difficile de démêler sur son visage que votre peu

de succès ne lui déplaisait pas trop.

--Il est vrai.

--Voilà l'homme. Il n'est pas meilleur que cela.

--Cette rupture fut suivie d'une maladie violente, pendant laquelle le

bon, l'honnête, le tendre et délicat docteur lui rendait des soins qu'il

n'aurait pas eus pour la plus grande dame de France. Il venait trois,

quatre fois par jour. Tant qu'il y eut du péril, il coucha dans sa

chambre, sur un lit de sangle. C'est un bonheur qu'une maladie dans les

grands chagrins.

--En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres. Et

puis c'est un prétexte pour s'affliger sans indiscrétion et sans

contrainte.

--Cette réflexion, juste d'ailleurs, n'était pas applicable à Mlle de La

Chaux.

Pendant sa convalescence, nous arrangeâmes l'emploi de son temps. Elle

avait de l'esprit, de l'imagination, du goût, des connaissances, plus

qu'il n'en fallait pour être admise à l'Académie des inscriptions. Elle

nous avait tant et tant entendus métaphysiquer, que les matières les

plus abstraites lui étaient devenues familières; et sa première

tentative littéraire fut la traduction des \_Essais sur l'entendement

humain\_, de Hume. Je la revis; et, en vérité, elle m'avait laissé bien

peu de chose à rectifier. Cette traduction fut imprimée en Hollande et

bien accueillie du public.

Ma Lettre sur les Sourds et Muets parut presque en même temps. Quelques

objections très-fines qu'elle me proposa donnèrent lieu à une addition

qui lui fut dédiée[6]. Cette addition n'est pas ce que j'ai fait de plus

mal.

La gaieté de Mlle de La Chaux était un peu revenue. Le docteur nous

donnait quelquefois à manger, et ces dîners n'étaient pas trop tristes.

Depuis l'éloignement de Gardeil, la passion de Le Camus avait fait de

merveilleux progrès. Un jour, à table, au dessert, qu'il s'en expliquait

avec toute l'honnêteté, toute la sensibilité, toute la naïveté d'un

enfant, toute la finesse d'un homme d'esprit, elle lui dit, avec une

franchise qui me plut infiniment, mais qui déplaira peut-être à

d'autres: «Docteur, il est impossible que l'estime que j'ai pour vous

s'accroisse jamais. Je suis comblée de vos services; et je serais aussi

noire que le monstre de la rue Hyacinthe, si je n'étais pénétrée de la

plus vive reconnaissance. Votre tour d'esprit me plaît on ne saurait

davantage. Vous me parlez de votre passion avec tant de délicatesse et

de grâce, que je serais, je crois, fâchée que vous ne m'en parlassiez

plus. La seule idée de perdre votre société ou d'être privée de votre

amitié suffirait pour me rendre malheureuse. Vous êtes un homme de bien,

s'il en fut jamais. Vous êtes d'une bonté et d'une douceur de caractère

incomparables. Je ne crois pas qu'un coeur puisse tomber en de

meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur;

mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire. Je n'en avance pas

davantage. Cependant vous souffrez; et j'en ressens une peine cruelle.

Je ne connais personne qui soit plus digne que vous du bonheur que vous

sollicitez, et je ne sais ce que je n'oserais pas pour vous rendre

heureux. Tout le possible, sans exception. Tenez, docteur, j'irais...

oui, j'irais jusqu'à coucher... jusque-là inclusivement. Voulez-vous

coucher avec moi? vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire

pour votre service; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne

saurais.»

Le docteur l'écoutait, lui prenait la main, la baisait, la mouillait de

ses larmes; et moi, je ne savais si je devais rire ou pleurer. Mlle de

La Chaux connaissait bien le docteur; et le lendemain que je lui disais:

«Mais, mademoiselle, si le docteur vous eût prise au mot?» elle me

répondit: «J'aurais tenu ma parole; mais cela ne pouvait arriver; mes

offres n'étaient pas de nature à pouvoir être acceptées par un homme tel

que lui...--Pourquoi non? Il me semble qu'à la place du docteur,

j'aurais espéré que le reste viendrait après.--Oui; mais à la place du

docteur, Mlle de La Chaux ne vous aurait pas fait la même proposition.»

La traduction de Hume ne lui avait pas rendu grand argent. Les

Hollandais impriment tant qu'on veut, pourvu qu'ils ne payent rien.

--Heureusement pour nous; car, avec les entraves qu'on donne à l'esprit,

s'ils s'avisent une fois de payer les auteurs, ils attireront chez eux

tout le commerce de la librairie.

--Nous lui conseillâmes de faire un ouvrage d'agrément, auquel il y

aurait moins d'honneur et plus de profit. Elle s'en occupa pendant

quatre à cinq mois, au bout desquels elle m'apporta un petit roman

historique, intitulé: \_les Trois Favorites\_. Il y avait de la légèreté

de style, de la finesse et de l'intérêt; mais, sans qu'elle s'en fût

doutée, car elle était incapable d'aucune malice, il était parsemé d'une

multitude de traits applicables à la maîtresse du souverain, la marquise

de Pompadour; et je ne lui dissimulai pas que, quelque sacrifice qu'elle

fît, soit en adoucissant, soit en supprimant ces endroits, il était

presque impossible que son ouvrage parût sans la compromettre, et que le

chagrin de gâter ce qui était bien ne la garantirait pas d'un autre.

Elle sentit toute la justesse de mon observation et n'en fut que plus

affligée. Le bon docteur prévenait tous ses besoins; mais elle usait de

sa bienfaisance avec d'autant plus de réserve, qu'elle se sentait moins

disposée à la sorte de reconnaissance qu'il en pouvait espérer.

D'ailleurs, le docteur[7] n'était pas riche alors; et il n'était pas

trop fait pour le devenir. De temps en temps, elle tirait son manuscrit

de son portefeuille; et elle me disait tristement: «Eh bien! il n'y a

donc pas moyen d'en rien faire; et il faut qu'il reste là.» Je lui

donnai un conseil singulier, ce fut d'envoyer l'ouvrage tel qu'il était,

sans adoucir, sans changer, à Mme de Pompadour même, avec un bout de

lettre qui la mît au fait de cet envoi. Cette idée lui plut. Elle

écrivit une lettre charmante de tous points, mais surtout par un ton de

vérité auquel il était impossible de se refuser. Deux ou trois mois

s'écoulèrent sans qu'elle entendît parler de rien; et elle tenait la

tentative pour infructueuse, lorsqu'une croix de Saint-Louis se présenta

chez elle avec une réponse de la marquise. L'ouvrage y était loué comme

il le méritait; on remerciait du sacrifice; on convenait des

applications, on n'en était point offensée; et l'on invitait l'auteur à

venir à Versailles, où l'on trouverait une femme reconnaissante et

disposée à rendre les services qui dépendraient d'elle. L'envoyé, en

sortant de chez Mlle de La Chaux, laissa adroitement sur sa cheminée un

rouleau de cinquante louis.

Nous la pressâmes, le docteur et moi, de profiter de la bienveillance de

Mme de Pompadour; mais nous avions affaire à une fille dont la modestie

et la timidité égalaient le mérite. Comment se présenter là avec ses

haillons? Le docteur leva tout de suite cette difficulté. Après les

habits, ce furent d'autres prétextes, et puis d'autres prétextes encore.

Le voyage de Versailles fut différé de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ne

convenait presque plus de le faire. Il y avait déjà du temps que nous ne

lui en parlions pas, lorsque le même émissaire revint, avec une seconde

lettre remplie des reproches les plus obligeants et une autre

gratification équivalente à la première et offerte avec le même

ménagement. Cette action généreuse de Mme de Pompadour n'a point été

connue. J'en ai parlé à M. Collin, son homme de confiance et le

distributeur de ses grâces secrètes. Il l'ignorait; et j'aime à me

persuader que ce n'est pas la seule que sa tombe recèle.

Ce fut ainsi que Mlle de La Chaux manqua deux fois l'occasion de se

tirer de la détresse.

Depuis, elle transporta sa demeure sur les extrémités de la ville, et je

la perdis tout à fait de vue. Ce que j'ai su du reste de sa vie, c'est

qu'il n'a été qu'un tissu de chagrins, d'infirmités et de misère. Les

portes de sa famille lui furent opiniâtrement fermées. Elle sollicita

inutilement l'intercession de ces saints personnages qui l'avaient

persécutée avec tant de zèle.

--Cela est dans la règle.

--Le docteur ne l'abandonna point. Elle mourut sur la paille, dans un

grenier, tandis que le petit tigre de la rue Hyacinthe, le seul amant

qu'elle ait eu, exerçait la médecine à Montpellier ou à Toulouse, et

jouissait, dans la plus grande aisance, de la réputation méritée

d'habile homme, et de la réputation usurpée d'honnête homme.

--Mais cela est encore à peu près dans la règle. S'il y a un bon et

honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie; s'il y a

une bonne et honnête de La Chaux, elle deviendra le partage d'un

Gardeil[8], afin que tout soit fait pour le mieux.

Mais on me dira peut-être que c'est aller trop vite que de prononcer

définitivement sur le caractère d'un homme d'après une seule action;

qu'une règle aussi sévère réduirait le nombre des gens de bien au point

d'en laisser moins sur la terre que l'Évangile du chrétien n'admet

d'élus dans le ciel; qu'on peut être inconstant en amour, se piquer même

de peu de religion avec les femmes, sans être dépourvu d'honneur et de

probité; qu'on n'est le maître ni d'arrêter une passion qui s'allume, ni

d'en prolonger une qui s'éteint; qu'il y a déjà assez d'hommes dans les

maisons et les rues qui méritent à juste titre le nom de coquins, sans

inventer des crimes imaginaires qui les multiplieraient à l'infini. On

me demandera si je n'ai jamais ni trahi, ni trompé, ni délaissé aucune

femme sans sujet. Si je voulais répondre à ces questions, ma réponse ne

demeurerait pas sans réplique, et ce serait une dispute à ne finir qu'au

jugement dernier. Mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi,

vous, monsieur l'apologiste des trompeurs et des infidèles, si vous

prendriez le docteur de Toulouse pour votre ami?... Vous hésitez? Tout

est dit; et sur ce, je prie Dieu de tenir en sa sainte garde toute femme

à qui il vous prendra fantaisie d'adresser votre hommage.

NOTES

[Note du transcripteur: Les mentions (N.) et (BR.) désignent les notes

tirées respectivement des écrits et de l'édition de Naigeon, et de

l'édition de Brière. Les notes d'Assézat ne portent pas de marque

particulière.]

[1] En 1749, M. de Maurepas, encore ministre de la marine, remit à

Louis XV un mémoire dans lequel il développait les moyens d'ouvrir,

par l'intérieur du Canada, un commerce avec les colonies anglaises.

Ce projet fut adopté par la suite, et Maurepas le vit exécuté avant

sa mort. (BR.)

[2] Ce mot seul suffirait pour ôter au lecteur toute confiance dans le

récit qui va suivre; et cependant il est littéralement vrai. Diderot

n'ajoute rien ni aux événements, ni au caractère des personnages

qu'il met en scène. La passion de Mlle de La Chaux pour Gardeil,

l'ingratitude monstrueuse de son amant, les détails de son entrevue

avec lui, de leur conversation en présence de Diderot, qui l'avait

accompagnée chez cette bête féroce; le désespoir touchant de cette

femme trahie, délaissée par celui à qui elle avait sacrifié son

repos, sa fortune, sa réputation, sa santé, et jusqu'aux charmes

mêmes par lesquels elle l'avait séduit: tout cela est de la plus

grande exactitude. Comme Diderot avait particulièrement connu les

acteurs de ce drame, et que les faits dont il avait été témoin, ou

que l'amitié lui avait confiés, étaient encore récents lorsqu'il

résolut de les écrire, son imagination n'avait pas eu le temps de

les altérer, en ajoutant ou en retranchant quelque circonstance pour

produire un plus grand effet: et c'est encore ici un de ces cas

assez rares dans l'histoire de sa vie, où il n'a dit que ce qu'il

avait vu, et où il n'a vu que ce qui était.

Aux particularités curieuses qu'il avait recueillies sur Mlle de La

Chaux, et qu'il a consignées dans cet écrit, je n'ajouterai qu'un

fait, qu'il a omis par oubli et qui mérite d'être conservé; c'est

que cette femme si tendre, si passionnée, si intéressante par son

extrême sensibilité et par ses malheurs, si digne surtout d'un

meilleur sort, avait eu aussi pour amis D'Alembert et l'abbé de

Condillac. Elle était en état d'entendre et de juger les ouvrages de

ces deux philosophes; elle avait même donné au dernier, dont elle

avait lu l'\_Essai sur l'origine des connaissances humaines\_, le

conseil très-sage de revenir sur ses premières pensées, et, pour me

servir de son expression, \_de commencer par le commencement\_;

c'est-à-dire de rejeter avec Hobbes l'hypothèse absurde de la

distinction des deux substances dans l'homme. J'ose dire que cette

vue très-philosophique, cette seule idée de Mlle de La Chaux suppose

plus d'étendue, de justesse et de profondeur dans l'esprit, que

toute la métaphysique de Condillac, dans laquelle il y a en effet un

vice radical et destructeur qui influe sur tout le système, et qui

en rend les résultats plus ou moins vagues et incertains. On voit

que Mlle de La Chaux l'avait senti; et l'on regrette que Condillac,

plus docile aux conseils judicieux de cette femme éclairée et d'une

pénétration peu commune, n'ait pas suivi la route qu'elle lui

indiquait. Il n'aurait pas semé de tant d'erreurs celle qu'il s'est

tracée, et sur laquelle on ne peut que s'égarer avec lui, comme cela

arrive tous les jours à ceux qui le prennent pour guide. Voyez, sur

ce philosophe, les réflexions préliminaires qui servent

d'introduction à son article, dans l'ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE,

\_Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne\_, t. II, et ce

que j'en ai dit encore dans mes \_Mémoires historiques et

philosophiques sur la vie et les ouvrages de Diderot\_. (N.)

[3] Antoine de Ricouart, comte d'Hérouville, né à Paris en 1713, est

auteur du \_Traité des Légions\_, qui porte le nom du maréchal de

Saxe[4]. Paris, 1757. Il a fourni des Mémoires curieux aux

rédacteurs de l'\_Encyclopédie\_. On voulut le porter au ministère

sous Louis XV, mais un mariage \_inégal\_ l'en fit exclure. Il mourut

en 1782. (BR.)

[4] Dans les trois premières éditions seulement. L'ouvrage avait été

imprimé d'abord sur une copie communiquée au maréchal, et trouvée

dans ses papiers.

[5] Montucla n'avait que trente ans lorsqu'il publia son \_Histoire des

Mathématiques\_. Paris, 1758. Elle a été revue et achevée par

Lalande. Paris, 1799-1802. (BR.)

[6] Voir t. 1er, p. 399.

[7] Le Camus (Antoine), qui a laissé après lui d'autres souvenirs de

bienfaisance, était né à Paris en 1722.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages de médecine et de

littérature. Nous citerons seulement: \_La Médecine de l'Esprit\_,

Paris, 1753. \_Projet d'anéantir la petite vérole\_, 1767. \_Médecine

pratique rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique\_, 1769.

Plusieurs Mémoires sur différents sujets de médecine. \_Abdéker, ou

l'Art de conserver la beauté\_, 1754-1756. \_L'Amour et l'Amitié\_,

comédie, 1763. \_Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé\_,

traduites du grec de Longus, par Amyot, avec une double traduction,

Paris, 1757. Cette nouvelle traduction de Le Camus mérite encore

d'être lue après celle que vient de publier M. Courier à

Sainte-Pélagie, où il était détenu pour un écrit sur l'acquisition

du domaine de Chambord. Paris, 1821. (BR.)

[8] Gardeil est mort le 19 avril 1808, à l'âge de quatre-vingt-deux

ans. On a de lui une \_Traduction des OEuvres médicales

d'Hippocrate\_, sur le texte grec, d'après l'édition de Foës;

Toulouse, 1801. (BR.)--C'est à Montpellier qu'il exerçait.

End of Project Gutenberg's Ceci n'est pas un conte, by Denis Diderot

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CECI N'EST PAS UN CONTE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 28602-8.txt or 28602-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/2/8/6/0/28602/

Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.